

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 24. — Décembre 1867.

MISSIONS DE MACKENZIE.

SUITE DE LA LETTRE DU R. P. E. PETITOT.

En traversant le désert dont je viens de parler, j'eus beaucoup à souffrir de la chaleur. L'ardeur du soleil, qui dardait d'aplomb ses feux sur nos têtes, jointe à la réfraction de la neige, me brûla le visage et les mains de telle sorte que ma peau était sèche et cuisante comme si elle avait été cautérisée avec un fer rouge. Pour obvier à cet inconvénient, les sauvages eurent plus d'esprit que moi : au lieu de se frotter le visage avec de la neige, comme je le faisais à toute heure, ils prirent dans leur sac des os d'orignal ; puis, ils en retirèrent la moelle, avec laquelle ils se frottèrent la figure, les mains et même la poitrine et les épaules. Assouplie par la graisse, la peau est ainsi préservée de la cautérisation des feux du soleil.

Du lac Faraud, nous pénétrâmes dans une belle forêt de

bouleaux et de trembles où je trouvai cinq familles de Litchanzé campées et attendant la débâcle de la rivière pour se rendre au fort Raé. Je ne m'arrêtai parmi elles que pour baptiser un vieillard septuagénaire et cinq enfants, et entendre la confession de tous ces bons sauvages. Lorsque la fraîcheur de la nuit eut affermi les sentiers en durcissant la surface de la neige, nous reprîmes notre marche et traversâmes le lac Kia-go-t^e-ié (lac aux Lièvres blancs), auquel je donnai le nom de M. Hardisty, officier en charge du district de la rivière Mackenzie. Ce lac, qui paraît mesurer sept à huit lieues dans sa plus grande largeur, est bordé de montagnes feldspathiques, qui bordent aussi des îlots au milieu de ses eaux. La rivière Grandin, qui le traverse, vient du nord-est, probablement du lac Point. Nous la quittâmes pour faire un long portage à travers les terres, le plus long que j'aie encore vu dans le pays. Je l'appelai portage VANDENBERGHE. Il ne se compose que de bourbiers, de lagunes et de collines brûlées ; à l'exception de la partie septentrionale où abonde le pin de Banks, appelé à tort cyprès par les gens du pays, tout le reste a été dévasté par le feu et ne présente qu'un spectacle désolant ; mais on est bien dédommagé lorsqu'on arrive au bout du portage par la vue des lacs aux Montagnes (Kfwé-tcha-t^e-ié) et aux Ecureuils (Glié-t^e-ié), dont les nappes resplendissantes, parsemées d'îlots rocailleux, entourent le portage au nord et à l'est. Ces lacs communiquent entre eux par un petit chenal et n'en font qu'un seul en apparence. Je les ai inscrits sous le nom de Mgr TACHÉ. Outre ces lacs et celui des Cabanes (Koun-é-Kra-t^e-ié), auquel j'ai donné le nom si cher de notre bien-aimé père défunt, Mgr DE MAZENOD, on traverse une chaîne de montagnes entièrement feldspathiques de forme mamelonnée, que coupent des gorges et des ravins profonds, où dorment de beaux petits lacs d'une eau extrêmement limpide.

Nous étions parvenus dans des sites très-pittoresques ; malheureusement, j'éprouvais une telle fatigue en les traversant, que je n'avais nul plaisir à leur vue. Les sauvages ne voyagent pas à l'instar des blancs, tant s'en faut. Leurs moindres journées, de ce temps-ci surtout, ne sont pas moins de qua-

torze heures de marche, et quelle marche ! quels chemins ! Nous ne sommes plus ici sur la vaste nappe du grand lac des Esclaves, qui offre ordinairement au voyageur une route unie et facile ; il nous faut grimper par des rampes étroites et glissantes, descendre des pentes abruptes, nous faufiler dans des gorges, à travers des bois épais, des sauleraies dont les branches nous fouettent constamment le visage. Et quelle est la nourriture qui nous soutient dans ces fatigues ? Pendant quatre jours, j'ai pu manger de la viande sèche et crue, mais au bout de ce temps, il ne me restait plus rien, mes sauvages avaient tout dévoré. Le matin de la cinquième journée, après avoir traversé les montagnes dont je viens de parler, le chef Satlé me donna une poignée de viande pilée et un morceau de graisse de renne. Le soir, je reçus la même portion, et ce fut tout ce que je pus prendre ce jour-là. Le lendemain, nous traversâmes le lac Sé-mi-t^e-ié, qui eut l'honneur de porter votre nom, mon bien-aimé père : le lac FABRE est le plus grand de tous les lacs que j'ai traversés dans ce voyage ; il mesure une bonne journée de marche et est complétement entouré de montagnes. Sa position est par le 64°,40′ latitude nord et le 115°,45′ longitude ouest. Il est borné au sud par une chaîne de montagnes qui court de l'ouest à l'est sous le 64°,20′ latitude nord, et qui est connue des sauvages sous les noms de T^e-ettat-ra-t^e-ié-Kfive, de Weyé-Indi et de Noué-adlin-Kfive. Je leur ai donné le nom de Mont-l'Osier, en souvenir de mon berceau dans la vie religieuse. Elles sont marquées sur la carte d'Arrowsmith. Toutes les eaux des lacs que j'ai nommés jusqu'ici se déversent dans le lac des Esclaves. Mais au delà de ces montagnes, les lacs, y compris le lac Fabre, se déversent les uns dans les autres jusqu'au grand lac d'Ours. La rivière Séra-Nélin, qui sort du lac Sémi-t^e-ié, est le trait d'union qui remplit cet office. Elle portera désormais le nom du vénérable Père TEMPIER, au bon souvenir duquel je me rappelle. Autant que j'ai pu en juger par sa direction générale, cette rivière doit se jeter dans la baie Mac-Davish, qui forme la pointe sud-est du grand lac d'Ours.

C'est sur le lac Fabre et au pied des montagnes Sémi-t^e-ié-

Kfive que les diverses peuplades des Trakivel-Ottinés auraient dû se trouver réunies, d'après nos arrangements; mais je fus déçu dans mon attente · nous marchâmes jusqu'au soir sans que la moindre trace de fumée vînt trahir la présence de l'homme dans ces déserts. Cependant, un peu avant le coucher du soleil, un sauvage de ma bande indiqua du doigt une île basse qui se trouvait vers notre droite en s'écriant : « Fêné ! (des hommes !) » Nous changeâmes de route pour nous diriger vers le point désigné. Nous y trouvâmes, en effet, quatorze Indiens en costume de chasse, mais sans femmes ni enfants. Ils n'étaient venus là que pour m'annoncer qu'il était impossible de réunir toute la tribu en ce lieu à cause de la difficulté qu'aurait présentée le transport des canots, situés deux jours plus loin, vers le nord; que je devais donc me rendre au camp le plus éloigné, où tout le monde me rejoindrait. Il n'y avait pas de milieu à prendre, et nous continuâmes notre route, mais cette fois complétement à jeun; toute notre confiance, après Dieu, était dans le canon de nos fusils. Cependant, ce soir-là encore, je pus me nourrir d'un bout de chandelle ; ce fut le dernier morceau que je mangeai jusqu'au camp des sauvages, et la faim m'y faisait prendre tant de plaisir, que je suçais cette graisse nauséabonde avec toute la délectation qu'aurait pu y apporter un Cosaque. Quant à mes sauvages, habitués à demeurer cinq à six jours sans manger, ils ne s'apercevaient pas du jeûne. Nous campâmes sur les bords du lac des Lacets à Lièvre (Ka-mi-t^e-ié), qui est situé aux environs du 64° degré latitude nord et du 116e degré longitude ouest. Sa surface éclatante se déroulait devant nous sous les feux du soleil couchant, surmontée de brumes bleuâtres qui formèrent bientôt à l'astre un voile diaphane, dont il s'entoura mystérieusement Elles nous cachèrent en s'élevant les chutes qui déversent à l'ouest les eaux du lac Fabre ; mais en face de nous s'élevait la haute silhouette du mont K^e-ettas, revêtu de neige et assis mi-partie dans la neige et mi-partie sur la masse noire des forêts ; à ses pieds se pressaient une myriade d'îlots de verdure qui coupent le lac en tous sens, semblables à ces bouquets d'arbres

qui se montrent au-dessus d'une campagne inondée. Ce lac était trop gracieux, trop poétique pour ne pas mériter le nom du bien-aimé P. A. Rey, qu'il porte aujourd'hui.

« Patience encore jusqu'à midi, et tu pourras manger des langues de caribou à ton aise, me disaient mes conducteurs, lorsque nous quittâmes le campement. Au pied de la montagne, nous allons trouver bien du monde. » Hélas ! ils avaient compté sans l'hôte. A midi, nous atteignîmes le mont K'éettas, qui forme un cap élevé dans le lac ; et de sauvages, point ! Cependant nous étions harassés de fatigue et épuisés par la faim. Presque tous mes Indiens souffraient du mal de raquettes, et je ressentais moi-même ce mal au cou-de-pied gauche, de telle sorte que je ne pouvais marcher qu'avec peine d'une seule raquette. Nos chiens, qui, depuis le départ du fort, c'est-à-dire depuis sept jours, n'avaient eu pour toute pâture que quelques morceaux de parchemin passés à la flamme, ressemblaient à des ombres. Nous nous assîmes tristement sur un îlot, et sondâmes du regard les baies profondes qui s'ouvraient tout autour de nous ; mais rien ne vint trahir la présence de l'homme ; seulement, sur le rivage opposé, l'œil d'aigle de mes compagnons distingua les restes d'un campement déjà vieux, au milieu duquel se montrait une petite palissade surmontée d'une croix et d'un petit drapeau rouge. Nul doute : un sauvage avait été enseveli dans ce lieu, et la présence du tombeau avait déterminé la peuplade à émigrer plus loin. Il fallut donc nous résigner à marcher encore sans savoir où aboutiraient nos pas, mais je dus signifier à mes compagnons qu'étant presque à jeun depuis trois jours, et complétement à jeun depuis la veille, je n'avais plus la force de marcher, qu'il fallait que je me fisse traîner par leurs chiens. Ce disant, je montai dans un traîneau, et malgré la faiblesse des chiens, je n'en descendis plus de la journée.

Après avoir traversé le lac, nous franchîmes encore un long portage à travers bois ; nous nous trouvâmes en face d'un autre lac nommé T'-Araka-t'-ié ; c'était le onzième lac un peu important que je découvrais depuis le fort Raë, sans compter une infinité de lagunes et de petits lacs. Comme tous

ceux qui avaient précédé, l'aspect en était riant et animé par de nombreux îlots de rochers couronnés de sapins ; mais impossible d'y découvrir un panache de fumée ou seulement une piste humaine. Nous allions nous enfoncer dans une baie qui se montrait à notre droite, lorsque l'empreinte qu'un caribou (renne) avait laissée dans la neige attira l'attention des sauvages. Ils la suivirent et tombèrent enfin sur des pistes d'homme. Nous étions sauvés. Quelque temps après, leurs narines se dilatent, ils ont humé l'odeur de la fumée et celle de leurs compatriotes, bien que, pour mon odorat ni pour mes yeux, il n'y eût encore rien de sensible. Puis, sans que l'on vît encore personne, ils se mettent à pousser des cris et à tirer force coups de fusil. L'instant d'après, des détonations prolongées répondaient à nos saluts ; nous arrivions au milieu des sauvages réunis. Ma joie était si grande que je riais comme un enfant ; j'étais si faible d'avoir si grand'faim ! Aussitôt, m'agenouillant sur mon traineau, je remerciai par un *Sub Tuum* la Très-Sainte Vierge de l'heureuse issue de mon voyage, long et pénible, et je récitai l'*Angele Dei* pour saluer les Anges Gardiens de la tribu ; puis je chaussai mes raquettes et me mis en marche pour ne pas arriver comme un impotent.

Sur un îlot du lac T^c-Araka-t^cié, toute la peuplade était réunie comme une fourmilière immense et grouillante ; de longues files de sauvages descendaient du rocher pour venir au-devant de moi ; les petits enfants, curieux de voir le Priant dont on leur avait parlé, se hâtaient les premiers. Mais la plupart reculaient d'effroi à mon approche et retiraient la main que je voulais leur prendre ; cependant plusieurs manifestaient leur joie de me voir et s'en allaient tout fiers du cas que j'avais fait d'eux. Arrivé sur l'île, ma personne fut littéralement prise d'assaut ; c'était à qui me secouerait la main le plus fort. Des *marci !* sans nombre sortaient de toutes les bouches ; chacun s'inclinait devant votre indigne fils, lui prenait la main, la baisait, puis faisait un grand signe de croix. J'étais ému de toutes ces marques de foi et de respect ; ces pauvres sauvages n'avaient jamais vu

de blanc ni de prêtre! Vous pouvez imaginer facilement, mon bien-aimé Père, qu'après cette réception chaleureuse, je dus subir un examen minutieux de toute ma personne. On s'extasiait sur ma barbe rousse, sur mes lunettes, et sur tout mon costume, mais principalement sur ma croix. Chacun faisait tout haut ses réflexions sur mon compte, c'était un *tohu-bohu* à casser la tête. Je fis signe que je voulais parler, et aussitôt un vieillard corpulent, à la longue chevelure blanche, fit asseoir tout le monde dans la neige. Ce vieillard était le grand chef des Tr-akivel-of-tc-iné; il s'appelait Sa-naïndi. Je dis à mes sauvages que, sachant que mes enfants des bois réclamaient leur Père, afin de recevoir de lui l'*eau du bon Dieu* et d'embrasser sa prière, je n'avais pris garde ni à la distance ni aux difficultés de la route, que je m'étais empressé de venir à eux, mais qu'en retour de cela, j'étais en droit de trouver en eux la docilité à ma parole, la cessation complète des pratiques de l'*inkranzé*, ou médecine, et la fidélité aux commandements de Dieu. Tous témoignèrent par des *tanan!* répétés à satiété qu'ils étaient contents de mon discours, qu'ils étaient décidés à obéir à la parole du Puissant. Parmi cette peuplade si nombreuse, il n'y avait que trois néophytes, mais c'étaient les trois chefs, et ce nombre était suffisant pour assurer les bonnes dispositions de tous les autres

Cependant, si chacun cherchait à rassasier sa curiosité en examinant ma personne, nul ne pensait à rassasier ma faim, qui devenait intolérable. Je dus exposer au vieux chef l'extrême besoin que j'avais d'un peu de nourriture; j'en reçus pour toute réponse que la tribu entière, même les petits enfants, jeûnaient forcément depuis deux jours, mais que l'on attendait pour le lendemain l'arrivée de plusieurs jeunes gens qui avaient été envoyés, les uns à la chasse du caribou, les autres à la pêche du poisson blanc. Cette réponse si froide sembla redoubler ma faim : pour eux, habitués à passer plusieurs jours sans autre nourriture qu'un peu de lichen qu'ils ramassent sur les rochers (*tripe de roche ou thétsin*), ils me trouvaient l'estomac suffisamment lesté par le morceau de chandelle que j'avais mangé le matin de la veille. Beaucoup

d'enfants parmi ceux qui se trouvaient là n'en avaient pas mangé autant.

Après avoir conversé avec moi environ deux heures, exposés, sans feu, à une neige abondante, l'apathie des sauvages se réveilla; ils pensèrent qu'il était temps de préparer le campement, car j'avais rencontré la tribu en marche pour venir à ma rencontre, et le camp fut dressé sur une côte découverte, en face de l'îlot où avait eu lieu la jonction des deux bandes. Alors tout à coup, et comme une fourmilière où on aurait jeté un tison enflammé, cette horde échevelée se remua en masse; chacun courut à son traîneau et rattacha ses chiens; les petits enfants furent réintégrés, les uns dans un chaudron, les autres dans un sac, solidement attachés sur les traîneaux; les vieillards, les femmes et même les enfants susceptibles de marcher, rechaussèrent, comme les hommes, leurs gigantesques raquettes, et toute la tribu se mit en marche C'était la première fois que je contemplais un pareil spectacle; aussi eut-il pour moi un charme tout particulier. Aussi loin que le regard pouvait atteindre, on aperçut bientôt sur le lac une longue file de traîneaux et de chiens, de femmes courbées sous de lourds fardeaux et d'hommes marchant allègrement avec leur fusil et un tambour; sur les côtés de cette singulière procession, les enfants et les jeunes gens gambadaient et se poursuivaient, tirant leurs flèches qu'ils ont sans cesse entre les mains ou conduisant leurs équipages. Et puis, c'étaient des cris, des bruits confus de voix, des imprécations contre les chiens, des clameurs jetées au vent, mêlés aux refrains monotones des chants d'*Oudri* et d'*Inkranzé*. Qu'était devenue ma petite personne au milieu de cette foule de sauvages? Eh bien, je faisais comme les autres, j'étais redevenu un simple mortel, traînant de nouveau mes raquettes et chassant devant moi mes coursiers, dont j'avais toutes les peines du monde à maîtriser l'humeur vagabonde surexcitée par la vue de leurs semblables.

Au milieu de ce mouvement, je pus m'apercevoir qu'il n'y avait pas que mes compagnons qui fussent décorés de croix, comme je l'avais déjà remarqué : tous, grands et petits,

jeunes et vieux, en étaient chamarrés. Les hommes portaient cette croix sur leur poitrine, sur leurs sacs à plomb et à tabac, sur leur bonnet et même sur leurs souliers ; les femmes avaient des croix brodées sur le dos, sur le fourreau de leurs couteaux ; les petits enfants la portaient sur une sorte de sac rempli de mousse qui leur sert de langes et de berceau ; bref, j'en ai vu jusque sur les traîneaux et sur les chiens. Ces croix étaient de la fabrique des sauvages, qui avaient, pour les faire, employé le plomb des balles et la garniture en cuivre de leurs fusils. Ces nouveaux croisés voulaient témoigner par là de leur foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de la pratique qu'ils comptaient faire de sa religion, qu'ils ne connaissaient encore que de nom.

Le lieu où le camp devait s'élever ayant été choisi, chacun se mit en mesure de construire sa hutte ou loge ; en moins d'un demi-quart d'heure, des perches étaient disposées en faisceaux que l'on recouvrait de peaux de caribou cousues ensemble. Quant à moi, nul n'y faisait attention ; j'étais là, assis dans la neige, grelottant de froid et faisant les dents longues. J'étais trop fatigué pour construire moi-même ma demeure et creuser dans la neige la fosse circulaire de quinze pieds de diamètre qui devait servir de plancher. A la fin, on s'aperçut de mon embarras, et l'un des chefs désigna quelques jeunes gens pour m'aider dans ce travail. Une heure après, j'étais assis dans une grande hutte telle que celles dont je viens de parler, mais beaucoup plus vaste parce qu'elle devait servir de chapelle. Cette rotonde est ouverte par le haut, afin de laisser une issue libre à la fumée qui s'échappe d'un foyer dont deux grosses pierres font tous les frais. Cette cheminée toute primitive a l'incomparable agrément de donner en même temps une libre entrée à la neige, à la pluie et au froid, de telle sorte aussi que j'ai le double avantage de dormir à la belle étoile sans sortir de ma maison, ce qu'il serait difficile de réaliser ailleurs qu'ici. Les tapis de pieds qui couvrent ce petit salon m'ont été fournis par les sapins-nains des environs ; ils me serviront en même temps de siége, de lit, de pupitre, de table et même d'assiette ; enfin,

un ados de neige rehaussé ma maison, tant en dehors qu'en dedans, en guise de lambris, de telle sorte qu'elle ne ressemble pas mal à un amphithéâtre en miniature.

Ce même jour, j'ouvris les exercices de la Mission et je baptisai deux sauvages en danger de mort, dont l'un mourut le surlendemain. Ce ne fut qu'à neuf ou dix heures du soir que je pus faire un petit repas avec une queue de castor et quelques bribes de poisson. Mais, à partir du lendemain, il y eut de la viande en abondance dans le camp, à cause du passage des rennes, qui regagnaient les bords de la mer.

Le saint jour de la Pentecôte, je chantai la grand'messe, que je fis précéder d'un sermon en langue montagnaise. Il était curieux d'observer les mouvements de tête et les gestes de mon auditoire pendant que je prêchais. Chacune de mes phrases était accueillie par un *einh !* général, espèce de grognement qui est chez les sauvages le signe de l'approbation. Quand je leur exposai les mystères de notre sainte Religion, toute leur âme émerveillée passait dans leurs yeux, un sourire de satisfaction se peignait sur leurs lèvres, et ils se regardaient les uns les autres en faisant entendre ce petit claquement de langue particulier aux Irlandais, et qui, comme chez ces derniers, exprime l'étonnement et l'admiration. C'était alors à qui ferait le plus haut ses réflexions qu'ils se communiquaient entre eux, et ceux qui avaient déjà eu l'occasion d'entendre Mgr Grandin ou les RR. PP. Grollier, Eynard et Gascon, au fort Rae, constataient l'identité de ma parole avec celle de ces Missionnaires, appuyaient mon dire auprès de leurs compatriotes de tout le poids de leur autorité. Plus d'une fois, il me fallut interrompre mon discours pour imposer silence. Ces mêmes échanges de paroles ayant eu lieu aussi pendant la sainte messe, je dus les avertir que je m'abstiendrais de la célébrer devant eux si pareil fait se renouvelait. Une chose surtout les portait à parler durant le saint sacrifice ; c'était la répétition du répons *Amen* ; ce mot signifiant dans leur langue : *Qui est-ce ? quel est-il ?* ils ne pouvaient s'empêcher de rire quand je le chantais, s'imaginant que je leur faisais une interrogation.

A l'issue de la grand'messe, je procédai au baptême des enfants, et j'eus le bonheur d'en régénérer ce jour-là soixante en trois bandes différentes. A la fin de la cérémonie, j'étais si exténué par le jeûne, la fatigue du voyage et ces longs discours, que j'eus une extinction de voix complète. Les jours suivants, après l'arrivée de nouveaux sauvages, je fis encore quatre-vingt-dix-sept baptêmes d'enfants. En tout, cent cinquante-sept. Ce point important rempli, je me donnai tout entier aux adultes, leur prêchant deux fois par jour et faisant le catéchisme le reste du temps. A cette fin, je les réunissais au son de la clochette par bandes de douze ou quinze, et leur faisais répéter à satiété les réponses du petit catéchisme en leur langue, ainsi que l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique. Lorque j'avais fini avec une bande, je la congédiais et en convoquais une autre dont le tour ne revenait que le lendemain, et ainsi de suite. J'avais adopté ce mode d'enseignement pour obvier au tumulte qui accompagne immanquablement les grandes réunions, surtout chez les sauvages. D'ailleurs, ceux qui sortaient du catéchisme, en se répandant dans les loges, s'empressaient de répéter aux autres la leçon qu'ils avaient apprise, en comptant les syllabes sur les phalanges de leurs doigts, de telle sorte que ceux qui m'arrivaient après eux savaient déjà à moitié ce que j'allais leur enseigner. Il régna, durant tout le temps que je passai chez ces bons sauvages, une telle émulation pour la prière, que, de jour et de nuit, j'entendais toujours quelques-uns d'entre eux répéter leurs leçons ou leurs prières, tantôt en se servant de leurs doigts comme je l'ai déjà dit, tantôt en faisant des marques sur un morceau de bois ou des nœuds à une lanière, afin de fixer leur mémoire. Au bout de quinze jours, la plupart de ces bons Indiens étaient aussi instruits que beaucoup de chrétiens des Missions les plus anciennes, et, partant, capables de recevoir le saint Baptême, qu'ils demandaient à grands cris, et dont ils se montraient dignes par leur bonne conduite. Je dus alors confesser toute la peuplade et passer de longues journées sous la pluie, bien que je ne sortisse pas de ma loge ; car vous savez que ma maison, ouverte par le haut, recevait

l'ondée du ciel à pleine ouverture. Combien de fois je demeurai là, assis, les pieds dans l'eau, glacé et tremblant de tous mes membres! Mais ces souffrances ne me coûtaient rien; j'étais si heureux lorsque chaque matin, à l'issue du sermon, je pouvais réunir douze ou quinze adultes, leur conférer les sacrements de Baptême et de Mariage! J'en baptisai de cette façon quatre-vingt-cinq, et bénis l'union de trente-trois d'entre eux. Toutefois, je dus cesser de célébrer le saint sacrifice devant eux, parce que n'en connaissant pas la valeur, ils se permettaient d'y causer et d'y rire tout comme chez eux. Il faut bien avouer aussi que ma chapelle elle-même n'était pas un temple qui parlât bien haut de la majesté du grand Dieu qui daignait y descendre, et qu'elle ne différait presque pas de leurs pauvres demeures, alors surtout que, par suite de l'abondance qui régnait au camp, elle fut littéralement transformée en hutte de fumigation. C'eût été pour des blancs une chose très-curieuse, mais aussi très-peu respectueuse que de voir célébrer les saints mystères au milieu des aloyaux, des épaules et des langues de renne, suspendus tout autour de ma loge comme dans l'étal d'un boucher.

Si nos Indiens se montraient peu respectueux dans ces occasions, en revanche, ils étaient tout oreilles durant mes instructions et montraient de plus en plus de l'admiration pour ma chétive personne à cause de la variété des sujets que je leur prêchais et du logique enchaînement de nos Saints Mystères; mais je m'aperçus bien vite qu'ils se trompaient sur la source d'où je tenais toutes ces belles choses, car ils s'imaginaient tout bellement que mes rêves de la nuit précédente faisaient seuls le sujet de mes instructions et que le prêtre ne prêchait que les élucubrations nocturnes de son cerveau; aussi, tout en ajoutant pleinement foi à ma parole, sans se permettre jamais de la révoquer en doute, étaient-ils dans l'étonnement sur la prodigieuse fécondité du cerveau du priant blanc, sur la manière admirable dont ils croyaient que Dieu me révélait toutes choses. De là le surnom d'*Intranzétchôt* qu'ils me donnèrent et qui répond à celui de *grand médecin* ou plutôt de grande ombre, grande silhouette, et qui est chez eux l'équivalent de

grand sorcier. Pour expliquer ce titre, sans contredit très-glorieux chez nos sauvages, mais auquel je ne tenais nullement, comme on le pense bien, parce qu'il donnait du ministère du prêtre des idées tout à fait fausses, il faut que vous sachiez que, parmi les Indiens, ceux qui prétendent au titre d'Inkranzé ou sorcier, croient voir ou voient réellement en songe tout ce qu'ils veulent, et cela peut s'expliquer facilement par suite de la contention de leur esprit vers certain ordre de choses, et par l'effet de l'habitude. On pourrait donc comparer ces rêves creux aux idées fixes des monomanes ou aux songes des visionnaires; d'ailleurs, les rêves de ces sorciers sont le plus souvent de la même nature. Quoi qu'il en soit, la croyance aux songes est enracinée chez ce peuple comme elle l'est chez les Orientaux. C'est toujours l'Inkranzé qui est consulté dans les maladies, les famines, les projets de chasse, touchant l'arrivée des bateaux de la compagnie, et, à cette fin, il est prié de rêver; et l'Inkranzé de rêver et de trouver un remède aux maladies, un bon emplacement pour les chasses, un moyen d'accélérer les arrivages des barques. Mais tout n'en reste pas là; on ne peut s'empêcher de considérer avec effroi le joug de fer que Satan fait peser sur ces pauvres âmes qu'il gouverne à son gré. En effet, il n'est crime si horrible qui ne soit connu d'eux et auquel les sorciers ne prétendent se livrer dans leurs songes; les moralistes trouveraient à apprendre auprès de ces infortunés Le dévergondage de l'imagination de ces pauvres sauvages, joint à leur amour naturel pour la religion, ou plutôt pour tout ce qui appartient à l'ordre surnaturel, devait infailliblement en conduire quelques-uns au mysticisme et à la folie, et c'est ce qui est arrivé. Oui, ces Indiens ignorants et encore catéchumènes, ont déjà vu s'élever parmi eux des Nicolas et des Marcion, qui, comme ces premiers fauteurs d'hérésies, n'écoutant que leur fol orgueil et ajoutant pleinement foi en des rêves bizarres et ridicules, se figurent être prêtres et inspirés de Dieu. Pareille chose s'est présentée chez les Loucheux du fort Mac-Pherson; mais là était un ministre qui s'est bien gardé de les contredire et de les condamner. Je ne pouvais en faire autant vis-à-vis de cinq illuminés,

quatre hommes et une vieille femme, que j'ai rencontrés parmi les Trakivel-Ottiné. Devant leurs compatriotes, ils avaient déjà émis le vœu que je les reconnusse comme prêtres ou *Déné-Yaltrié* et les autorisasse à continuer leurs farces sacriléges. L'un d'entre eux, moins mauvais que les autres, vint m'exposer sa doctrine que, disait-il, il tenait de Dieu même. Tout en conservant la croyance à la sainte Trinité, à Jésus-Christ, à la Sainte Vierge et aux Saints, il niait toutefois la Communion, la Messe, promettait trois cieux, suivant le degré de sainteté de chacun, un ciel noir pour le commun des Saints, un gris pour ceux d'une sainteté plus grande et un blanc pour ceux qui seraient admis à voir Dieu. Ces *Déné-Yaltrié* avaient remplacé nos cantiques par une sorte de chant monotone composé de deux syllabes qu'ils disaient avoir été révélées à un malade par le bon Dieu. Je n'en finirais pas si je voulais énumérer ici toutes les absurdités que ces gens à idées fixes avaient répandues et qui étaient accueillies sans l'ombre de doute par les sauvages. Je m'élevai fortement contre eux, leur refusant le baptême et les menaçant même de ne point prier pour eux s'ils n'abandonnaient leurs pratiques supertitieuses, ce qui est pour les sauvages la plus grande pénitence qu'on puisse leur infliger, tant ils ont foi en la prière du prêtre. Je défendis ensuite au reste de la nation de communiquer avec eux, s'ils persévéraient dans leur folie; en même temps je redressais leur esprit en leur expliquant tout ce qui a rapport au sacrement de l'Ordre et à la hiérarchie ecclésiastique.

Tout alla pour le mieux jusqu'au dimanche 22 mai; ce jour-là, après avoir baptisé dix-sept adultes et béni dix mariages, je fis rabattre les pans de ma loge et célébrai le Saint-Sacrifice devant les néophytes seulement; il n'en fallut pas davantage pour amener une scène pénible autant que ridicule. Les quatre illuminés rassemblèrent aussitôt la majorité de la tribu sur une colline qui dominait le camp où ils avaient dressé un *chounsh* ou loge d'Inkranzé; puis ils se permirent de renouveler leurs jongleries précédentes, disant que, puisque je ne voulais pas prier pour leur nation, ils sauraient bien se passer de moi. Averti par un de mes néophytes, je me

transportai sur les lieux après mon action de grâces, et j'aperçus tous les sauvages infidèles assis sur leurs talons devant la hutte dans laquelle se trouvaient les quatre Inkranzé. Ils chantaient en se balançant en avant et en arrière comme des idiots. En me voyant, ils se déconcertèrent et l'hésitation parut dans leurs yeux, mais ils ne cessèrent leur chant ridicule que lorsque je leur eus imposé silence en frappant dans mes mains. Je leur reprochai leur légèreté et l'oubli si prompt qu'ils faisaient de mes instructions, puis je leur ordonnai de se disperser immédiatement. Tous les Indiens s'apprêtaient à m'obéir, lorsque tout à coup le plus fanatique des jongleurs se leva rouge de colère et me dardant des regards étincelants : « Qui es-tu, toi, pour venir nous troubler? Tu ne vois pas Dieu comme tu l'avoues, tandis que je lui parle face à face. Nous n'avons que faire de toi ; puisses-tu ne baptiser personne ! — Eh bien, je vous prends au mot, lui répondis-je; désormais, je ne baptiserai aucun de ceux qui se trouvent ici présents, et puisque vous n'avez que faire de moi, je partirai dès demain ; mais en partant, je vous laisse entre les mains de Dieu, dont on ne se moque pas en vain. » Sur ce, je m'éloignai, mais la foule, terrifiée par ce peu de paroles, comme si la foudre fût tombée au milieu d'elle, se dispersa dans toutes les directions, et les quatre énergumènes restèrent seuls. Alors commencèrent des visites sans nombre. C'était à qui me ferait le plus de doléances et m'exprimerait le plus haut ses regrets. Les trois chefs vinrent l'un après l'autre pour me déterminer à demeurer, m'assurant que tout le monde désavouait les paroles fâcheuses que m'avait dites *Ekwi-takfwé*. Pendant deux jours, je fis l'inexorable et ne parus céder que lorsque je fus convaincu qu'ils étaient réellement contrits, et que résister plus longtemps serait les décourager; mais je leur annonçai que, bien que je demeurasse au milieu d'eux, il n'y aurait point de baptême pour les soi-disant prêtres ainsi que pour les soixante Inkranzé ou jongleurs de tout sexe que comptait la tribu. Et voilà, mon bien-aimé père, la cause première de tant de misères que j'ai souffertes ensuite chez ces pauvres sauvages. Peu à peu, ils

ne reconnurent plus leur faute qu'ils taxaient de jeu, et me voyant toujours constant dans ma résolution, ils ne m'épargnèrent ni les avanies, ni les outrages en paroles. Hélas! mon Dieu, j'aime trop les sauvages et je n'ai pas encore un cœur d'apôtre assez grand pour supporter ces mauvais traitements sans y être sensible. Bien des fois, au milieu de mon isolement, si je n'avais pas eu pour consolation la divine Eucharistie et mon Bréviaire, j'aurais éclaté en sanglots. Que Dieu leur pardonne leur conduite; il m'est témoin que je n'avais en vue que leur bien en leur montrant un peu de fermeté. Mais, pauvres gens! il ne faut pas leur en vouloir, ce n'était ni l'indifférence, ni le mépris de la religion qui les poussait à me faire violence, c'était le grand désir qu'ils avaient du Saint Baptême et la crainte de mourir durant mon absence sans être munis de ce passe-port; car une sorte d'épidémie avait décimé une bonne partie de la tribu depuis l'automne précédent : quarante-quatre étaient morts et je venais d'enterrer le dernier.

Après le départ de la bande du lac Fabre (Sémi--ié), qui comptait trois des illuminés et la majorité des Inkranzé, je respirai plus librement; d'ailleurs, aux observations et aux remontrances inconvenantes et déplacées, j'avais pris le parti de ne plus répondre autre chose que ces paroles : « Je ne suis point un enfant; je suis le serviteur du puissant, je sais ce que j'ai à faire. » Ne pouvant me décider à baptiser les jongleurs que j'avais renvoyés à l'année suivante pour m'assurer de leurs dispositions, ils voulurent me renvoyer vers une peuplade que j'avais déjà visitée. Le chef Satlé vint me trouver : « Père, me dit-il, puisque tu en as fini avec nous pour le baptême, tu ferais bien d'aller plus loin. — Je n'ai pas d'ordre à recevoir de mon fils, lui répondis-je : il y a huit jours, je voulais partir, il m'en a empêché, et aujourd'hui il me renvoie : eh bien, je reste! » Tout finit là. Désormais, les Indiens ne me tracassèrent plus, et s'en référèrent complétement à moi pour le baptême. Je pus alors continuer mon catéchisme et préparer encore un bon nombre de vieillards et de jeunes gens bien disposés.

En somme, je crois qu'il n'est pas facile à un Missionnaire d'évangéliser nos Indiens chez eux ; il est plus opportun de le faire à la Mission, parce qu'on y est à l'abri du caractère enfantin et tyrannique des sauvages. Ces pauvres gens, tout bons qu'ils sont, ne comprennent rien aux raisonnements, et quand, en conscience, on ne peut satisfaire leur impatience, ils vous distribuent l'injure sans plus de gêne et avec la même naïveté qu'ils vous faisaient des compliments. Je crois pouvoir assurer qu'un blanc, à moins que, comme les métis, il ne partageât, par son défaut d'éducation, la manière de voir et de juger des sauvages, ne pourrait vivre un an dans de telles fatigues et de telles peines. Cependant, au milieu des misères inévitables et sans nombre que j'ai éprouvées chez les Trakivel-Ottiné, je n'ai pas eu à déplorer en eux l'indifférence religieuse, qui m'aurait causé des peines bien autrement grandes. Il faut avouer que ces sauvages sont fortement touchés par la grâce, et qu'elle les travaille d'une manière d'autant plus admirable que, jusqu'à ces derniers temps, la défiance que le ministre résidant au fort Simpson avait réussi à répandre contre le baptême des catholiques avait éloigné de nous une grande partie de ces Indiens. Aujourd'hui, ces préventions erronées ont totalement disparu sans que nous ayons fait la moindre démarche en notre faveur. Les sauvages n'ont eu qu'à examiner la conduite de nos Pères et le bon ordre qui règne dans leurs réunions, pour se convaincre eux-mêmes que l'*iniquité avait menti*.

Ma seule distraction durant les quinze premiers jours que je passai au camp du lac Tra-raka-t^{c}-ié était d'assister à la chasse au renne ou caribou. Pour cela, je n'avais pas grand'peine, ma loge se trouvant placée sur un monticule d'où l'on domine une grande partie du lac. Lorsque le cri : *Ekwen ! ekwen !* (Rennes ! rennes !) retentissait à mon oreille, ce qui arrivait plus de dix fois par jour, je n'avais qu'à soulever un pan de la peau qui fermait la porte de ma demeure, et j'avais sous les yeux un spectacle bien émouvant pour un Européen, quand même il n'y aurait pas eu en lui de l'attrait pour la chasse. D'aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on

voyait accourir de longues processions de caribous à la robe bai-brun et au poitrail de neige ; leurs longs bois ramés surmontaient toutes ces masses mouvantes, mais paisibles, puisqu'elles n'avaient pas encore humé l'odeur de l'homme. La blancheur éclatante du lac en était maculée comme d'une multitude de plaques noires qui se montraient au près et au loin. Toutes ces différentes bandes tantôt se réunissaient en un immense troupeau et tantôt se partageaient, trottant légèrement dans la neige fondue où elles enfonçaient jusqu'à mi-jambe. Tout à coup nos chasseurs se répandent sur la surface du lac et attaquent le troupeau cornu sur différents points. Au bruit des armes à feu, les caribous se débandent, mais les chasseurs poussent la note grave *hou!* qu'ils prolongent longtemps en criant dans leurs mains disposées en cornet, et les rennes curieux se retournent et fondent tête baissée sur les chasseurs. Ceux-ci tirent en face et les rennes se dispersent de nouveau. Toutes les fois que les sauvages recommencent leur cri, les caribous font le même manége, mais enfin, effrayés ou lassés, ils s'enfuient dans toutes les directions, les chiens se mettent à leur poursuite et le lac présente bientôt la scène la plus animée Quelques-uns des nobles animaux, éperdus et ahuris, viennent se jeter d'eux-mêmes parmi les loges du camp, et passent à côté de nous prompts comme la flèche que leur décoche quelque enfant placé à l'affût.

Cependant le temps s'était considérablement adouci par suite du long séjour que le soleil faisait à l'horizon. La chaleur ayant fait fondre toute la neige autour de nous, les lambris de mon palais n'avaient pu résister à ces ardeurs d'un printemps soudain, quoique tardif, et avaient, en se changeant en belle eau de rivière, transformé ma maison à ciel ouvert en mare à canards, où je pataugeais, tout le long du jour, nu-pieds. Je passai trois nuits littéralement dans un bain à la glace, malgré les fascines de sapin que j'avais disposées sous mes couvertures ; mais le pire, c'est qu'il ne m'était plus possible de faire du feu, vu que fourneau et bois de chauffage se trouvaient submergés. La position n'était plus tenable. Aussi je changeai de campement et transportai ma demeure sur les hauteurs ; mais,

pour être bâtie sur le roc, elle n'était pas plus solide qu'une maison édifiée sur le sable, et, le vent aidant, durant la première nuit que j'y passai, elle se renversa sur mon dos.

Le caractère nomade et amoureux du changement de l'Indien le pousse sans cesse à promener ses pénates de côté et d'autre ; aussi, étant alors à leur merci, je dus partager les chances de leur fortune. Par suite de la fonte des neiges sur les lacs, la glace ayant beaucoup perdu de sa solidité sous les feux d'un soleil brûlant, il nous fallut émigrer à une journée au nord-est, sur le lac Klé-ri-t^{e}-ié (lac vaseux), sur les bords duquel se trouvaient les pirogues que la tribu y avait déposées l'automne précédent. Ce fut le 30 mai que nous effectuâmes ce voyage, un des plus pénibles que j'aie encore faits. En cette saison, la glace, qui a tamisé trois pieds de neige, ne se compose plus que de fines aiguilles, parfaitement disjointes, mais si bien enchâssées les unes dans les autres, qu'elles forment un tout encore solide ; seulement, ce plancher mouvant opère sous les pas un mouvement inquiétant de hausse et de baisse continue. De plus, les algues d'eau douce et les conferves, obéissant à cette force renaissante du printemps répandue dans toute la nature, parviennent à percer, malgré la faiblesse de leur tige menue, une croûte de glace de plus de six pieds d'épaisseur, et y forment des trous par où elles viennent chercher la lumière, la chaleur et la vie. Ces trous s'agrandissent bien vite et se changent en gouffres où l'on trouverait immanquablement la mort, si l'on y tombait. C'est sur cette route plane, mais hérissée d'aspérités tranchantes, qu'il me fallait marcher avec mes petits brodequins sauvages ; vous pouvez imaginer, mon bien-aimé Père, la fatigue que je dus éprouver dans cette journée. Ajoutez à cela que j'avais à porter sur mes épaules tout mon bagage, montant environ à quarante livres anglaises. Dans cet équipage, nous traversâmes des montagnes pelées et arides, couvertes de cailloux qui roulaient sous nos pas, des marais fangeux, ou *maskey*, pleins d'une eau glaciale ou de cendres délayées où j'enfonçais jusqu'à mi-jambe, et où je perdis plusieurs fois l'équilibre sous ce poids inaccoutumé. Enfin, une montagne plus haute que

les autres me donna le coup de grâce. Je n'aurais pu aller plus loin ; heureusement, au pied du versant opposé s'étendait le lac vers lequel nous tendions et où les chiens purent traîner ma charge. D'ailleurs, je n'étais pas le plus à plaindre ; car j'apercevais autour de moi des vieillards des deux sexes courbés sous des poids énormes, des femmes qui, outre leur loge, leur *maskiman* de viande sèche, portaient encore leur marmot à califourchon sur leur cou, et surtout un pauvre enfant moribond suspendu dans une sorte de sac sur le dos de son vieux père.

Le soir, à la tombée de la nuit, nous arrivions sur une côte élevée formant presqu'île, où nous plantâmes notre tente. Ce lieu s'appelle Koun-Y-Manlay ou Esclave. C'était un beau spectacle que celui qui se déroulait sous nos yeux le lendemain, au lever du soleil. En face de nous s'élevait du sein du lac une montagne feldspathique en forme de bât, et qu'à cause de sa forme les sauvages nomment Kfive-Kané-ha Je lui donnai le nom de mont Olivet. A droite, le lac est fermé par une chaîne de montagnes arides et affectant des poses grotesques, qui s'en vont donner la main aux monts Semi-trié-Kfive pour se relier au mont l'Osier. Le feldspath et les roches granitiques qui forment le noyau planétaire sont les seuls éléments que l'on aperçoive en elles ; la plupart sont entièrement dépourvues d'arbres, mais des lichens de toutes couleurs, des mousses et quelques bruyères revêtent ces masses dénudées ; l'œil qui serait choqué de leur monstrueuse encolure se repose encore agréablement sur une pelouse verdoyante. Autour de nous sont des bois verts de sapins et de bouleaux ; mais ces végétaux rabougris atteignent à peine sept ou huit pieds de haut, et ne sont pas plus gros que le poignet. Cependant, dans quelques bas-fonds, j'ai aperçu d'assez belles essences. Les montagnes dont je viens de parler servent comme de limite à la végétation de ces lieux. Par delà ne s'étendent que des steppes arides, une série de mamelons rocailleux où se rencontrent seulement des mousses et quelques pieds de thé du Labrador (*Ledum palustre*). Ce sont les terres dites Otrel-Mêné, dans les pays connus des Anglais sous le nom de Barren-

Grounds, vastes solitudes qui s'étendent jusqu'à la mer polaire, et qui nourrissent des troupeaux de rennes et d'aurochs ou bœufs musqués, ces agneaux que paît le bon Dieu. D'après les indications que me tracèrent les sauvages sur des écorces de bouleau, je pense que nous devions être par le 65°15' latitude nord et le 116e degré longitude ouest de Greenwich, c'est-à-dire à deux jours de marche de la pointe sud-est du grand lac d'Ours, dont six lagunes, communiquant entre elles par la rivière Tempier ou Sera-Nélin, nous séparaient. Non loin de notre camp, à l'est des montagnes précitées, coulait la rivière de Cuivre ou Sa-dessé, qui sort du lac Aka-tc-ié (Point-Lake) et se jette dans la mer Glaciale. Les sauvages prétendaient que nous n'étions qu'à une journée et demie ou deux de marche de l'océan Glacial, et s'offraient même à m'y conduire ; c'est ce que j'écrivais dans le temps à Mgr GRANDIN. Par l'examen des cartes, j'ai pu me convaincre que les sauvages me trompaient ou se trompaient, et que j'étais encore aussi éloigné de la mer que du fort Rae, quoique, par le cours de la rivière de Cuivre, on pourrait peut-être faire le trajet en cinq jours. Si donc il est encore temps de relever cette erreur, il serait peut-être à désirer qu'on le fît à l'égard des *Annales de la Propagation de la Foi*, dans lesquelles Sa Grandeur voulait faire insérer la lettre que je lui avais écrite. La seule chose que je me plais à constater, c'est que du lac des Esclaves à la mer, il existe, par la rivière Coppermine, une voie plus courte que celle que suivirent Franklin et Back dans leur expédition de 1819-1821, et où l'infortuné Franklin faillit trouver dans ces affreux déserts la mort glorieuse, mais déplorable, qui l'attendait, trente ans plus tard, sur les côtes d'une île de la mer polaire.

Je clôturai la Mission des Trakivel-Ottiné au camp de Koun-Y-Manlay par la plantation d'une belle croix de vingt pieds de haut que mes Indiens travaillèrent eux-mêmes. Elle porte pour inscription ces mots : *Deo dicata anno Dom.* MDCCCLXIV die XXXI maii O. M. I., et s'élève sur les bords d'une petite rivière extrêmement pittoresque et entre les deux lacs Kleri-tc-ié et Kami-tc-ié, d'où on l'aperçoit de six lieues à la ronde.

A la suite de cette cérémonie, je changeai devant les sauvages le nom de Kleri-te-ié, que portait ce lac, en celui de Detchen-Ebranttay-tè-aié, c'est-à-dire lac Sainte-Croix.

Enfin, le 2 juin, en dépit de la pluie qui était tombée la nuit précédente, je fis mes adieux à mes bons sauvages. Je devrais dire plutôt que je m'en arrachai, tant leur empressement autour de moi était grand, tant la manifestation de leur douleur était sensible. Non contents de me serrer la main une fois, ils y revenaient trois et quatre fois, m'accompagnant de leurs larmes, se recommandant à mes prières et me faisant promettre de revenir le printemps suivant. Pauvres gens! il n'a pas plu à Dieu que leurs vœux et les miens fussent exaucés : le printemps prochain ils ne recevront pas la visite du Missionnaire...

Notre-Dame de Bonne-Espérance, 11 novembre 1864.

Malgré les proportions considérables que ma lettre a déjà prises, je ne veux pas, mon Très-Révérend Père, vous laisser vous morfondre dans les déserts de la rivière Coppermine ; je vais donc vous ramener au grand lac des Esclaves et de là au fort Good-Hope.

Je partis de Koun-Y-Manlay avec deux sauvages, Tsédéti-a et Kfwalé, auxquels je m'en adjoignis plus tard un troisième nommé Ekyé-Kfwéné. Nous devions effectuer le voyage moitié à pied, sur les dernières glaces ou sur la terre, et moitié en canot d'écorce. A cette fin, outre ma chapelle et des vivres et leur sac, mes Indiens étaient encore chargés de trois canots effilés, de dix pieds de long. Avec cette charge, ils devaient marcher douze jours, tour à tour portant leur esquif ou portés par lui. Quant à moi, comme j'étais devenu leur chef, je n'étais chargé que du chaudron, d'un fusil et d'un tambour dont on m'avait fait cadeau. C'est en cet équipage embarrassant que nous reprîmes le chemin du fort Raë. Tantôt nous traversions des sites sauvages, mais non dépourvus de beauté : c'étaient des bois de sapins embaumés, entre-coupés de masses

de syénite grise, d'orthose blanc de lait et de granit rose; tantôt nous glissions dans un dédale de petits lacs encore endormis sous leur revêtement de glaces, frayant un passage à notre esquif le long des terres où la chaleur avait fondu la glace ou diminué son épaisseur. Très-souvent il nous fallait traverser de petits chenaux que la glace avait abandonnés en partie, alors nous amenions vers le rivage un glaçon flottant et nous nous embarquions à tour de rôle, à l'instar des ours blancs, sur ces radeaux d'invention sauvage. Dans notre marche, nous donnions la chasse à des troupes de kankanwi ou canards esquimaux, beaux oiseaux au corps d'un noir d'ébène et à tête rouge. La nuit venue, nous campions au bord de l'eau, où nous jetions aux truites vertes du lac quelque hameçon, en os. En arrivant sur les bords du lac Fabre, nous le trouvâmes encore tout congelé, il nous fallut donc construire un traîneau pour y charger canots et bagages; puis, tandis que mes Indiens faisaient l'office de chevaux, je poussais par derrière avec ma pagaie. Mais c'est la traversée du lac Taché qui nous présenta le plus de peines et de dangers, à cause du peu de consistance des glaces. Nous ne nous hasardâmes à y monter qu'avec des précautions infinies; marchant sur des pagaies, des arcs et des perches que nous disposions tête-queue devant nous, au fur et à mesure que nous avancions; et cependant le poids de notre corps faisait tellement enfoncer la glace, que l'eau venait immédiatement nous mouiller les pieds, en filtrant à travers ce plancher ajouté. Nul doute que si le vent se fût levé durant notre traversée, c'en eût été fait de nous, mais Dieu nous protégea encore en cette occurrence.

Huit jours après notre départ, c'est-à-dire le 10 juin, nous atteignîmes la rivière Grandin, où mes sauvages voulurent laisser par écrit le récit de notre voyage à ceux de leurs compagnons qui devaient venir après nous. A cette fin, ils fendent un petit bouleau et écrivent sur l'aubier avec du charbon les événements les plus marquants à leur jugement; le tout est d'un laconisme de Gascon : « Depuis le départ, huit jours; sur le lac aux Cabanes la pluie est tombée, ici aussi... J'ai tué

huit canards, trois huards et fléché trois brochets; le Priant est bon marcheur. » Notre navigation sur la rivière Grandin est la partie la plus intéressante de mon voyage de retour. J'ai compté dans une seule journée vingt-trois cataractes ou chutes, dont quelques-unes, à l'eau haute, ont bien vingt pieds d'élévation. Je n'ai pu résister au plaisir d'en sauter cinq des moins dangereuses. La rapidité avec laquelle notre canot est alors emporté au milieu de ce dédale de pointes de rochers, où le conduit si sûrement la main de nos Peaux-Rouges, est vertigineuse; il ressaute et bondit comme une carpe, puis file sur une nappe blanche d'écume avec la vélocité de la truite pour aller ensuite faire deux ou trois tours sur lui-même dans un remous.

Quelques rares familles que nous avions rencontrées sur notre passage m'avaient annoncé que je trouverais probablement la grande bande des *Lithchanré* au-dessous du confluent de la rivière Grandin avec celle du lac Marten. En effet, la présence de l'homme s'annonça à nous par la vue de deux tertres encore frais, surmontés d'une croix à laquelle étaient suspendus un arc et un carquois. Sur le rivage, une pagaie, fichée dans la vase, nous donnait les noms des défunts. «Nous sommes partis hier, y était-il dit, à cause de la mort qui sévit parmi nous. Deux des nôtres dorment. Que le Priant prie pour eux ! » Je récitai un *De Profundis* sur les tombes de ces pauvres sauvages, tous deux chrétiens, et continuai ma route. Avant la nuit, j'arrivai sur le lac du Sabre, où je trouvai réunie la plus grande partie de la tribu des Flancs-de-Chien. Je baptisai là un moribond et ne m'arrêtai que pour prendre quelques provisions, car nous jeûnions depuis le matin. Ces sauvages attendaient d'autres bandes plus éloignées pour se rendre ensemble au fort Rae. — Le dimanche 12 juin, nous n'avions pas une bouchée à manger : la veille au soir, nous avions consommé notre dernière pincée de viande pilée. C'était à la Providence de nous nourrir, la Providence ne nous manqua pas. En arrivant au rapide Wokra-dès, nous aperçûmes, au pied de la chute et dans un bassin naturel formé par les rochers, quantité de beaux poissons blancs

(*Coregonus lucidus*), gros comme de petits saumons, qui se jouaient sous les rayons chauds du soleil. Nous contemplâmes un instant ce joli spectacle, remerciant Dieu de nous envoyer notre pain pour ce jour. Mes sauvages coupèrent aussitôt des perches qu'ils taillèrent en façon d'épieux, puis ils se mirent à percer les poissons, mais la perche ne marchant pas assez vite, ils se servirent de leurs flèches, et, en un instant, nous fûmes possesseurs de seize des plus beaux et des plus gras. Mes compagnons auraient bien continué jusqu'a extinction complète des poissons, mais je mis le holà : il ne fallait pas abuser des dons de Dieu et transgresser le précepte dominical. Les poissons furent enfilés par les ouies, jetés dans les canots et l'on reprit la navigation. Le surlendemain au matin, nous entrions dans le grand lac des Esclaves que les glaces couvraient encore en partie. Mais là il nous arriva un accident qui faillit se changer en catastrophe et qu'il faut que je vous raconte, si ce n'est pas abuser de votre patience.

Nous étions à peine éloignés de quatre à cinq lieues de la montagne de l'Ile, au pied de laquelle est situé le fort Raé, lorsqu'il s'éleva un vent violent qui nous obligea à côtoyer les baies en allant d'île en île. Un moment, mes trois Indiens voulurent mettre à la voile. Ils attachent ensemble leurs trois pirogues d'écorce et hissent au milieu ma couverture en guise de voile ; mais le vent ayant manqué de nous faire chavirer, on se hâta de regagner la terre, ce qui ne fut pas chose facile. Je croyais mes sauvages guéris de leur envie de mettre à la voile, il n'en était rien : ils rattachèrent leurs trois canots et nous voilà encore partis malgré mes injonctions. Il faut dire que, les sachant peureux de leur naturel, et par conséquent fort peu téméraires, je ne m'opposai pas trop à ce second départ, croyant que je m'exagérais le danger. Tant que les arbres nous garantirent de la violence du vent, les trois canots liés marchèrent admirablement, filant comme la flèche ; mais, lorsque nous fûmes exposés à toute sa furie, il imprima à nos faibles nacelles un tel mouvement de tangage que chaque lame les faisait plonger de l'avant comme trois canards. Inutile de dire qu'ils ne se relevaient qu'après avoir embarqué

beaucoup d'eau. En moins de trois minutes, nos canots étaient transformés en baignoires ; il n'y avait pas un fil sec sur nos personnes, et tout au plus restait-il un demi-pied du bordage à flot. Encore un coup de tangage et nous allions sombrer.

Je me dépouillai de mes vêtements ; puis, ainsi prêt à me jeter à la nage, j'ordonnai à deux sauvages de vider les canots avec mon chaudron et mon chapeau , tandis que je ramais de toutes mes forces vers le rivage qui était encore éloigné. Les pauvres Peaux-Rouges, ahuris, hébétés, se disputaient pendant ce temps, se jetant la faute l'un à l'autre. *Edi! edi!* (Quoi donc ! quoi donc!), c'étaient les seuls mots qui sortissent de leur bouche comme l'expression de leur mauvaise humeur à l'égard l'un de l'autre. Un moment, le timonier perdit la carte et fit une fausse manœuvre ; aussitôt le vent nous coiffa et allait nous jeter sur le travers, lorsque, d'un revers de main , j'abattis mât et voile ; nous redoublâmes alors d'efforts et, avec l'aide de Dieu et de la bonne Vierge, nous atteignîmes heureusement une île, après avoir vu la mort à deux doigts de nous. Jamais de ma vie je n'ai remercié le bon Dieu avec plus d'effusion de cœur. Puis , nous allumâmes un grand feu devant lequel nous fîmes sécher nos personnes et nos effets. « Cependant, se disaient mes trois sauvages, si nous n'avions pas mangé des œufs de canard ce matin , ce contre-temps ne nous serait pas arrivé.» Pauvres ignorants qui se jettent d'eux-mêmes dans le péril et attribuent ensuite à un fait insignifiant la cause de leur malheur!

J'arrivai au fort Raé et à ma mission de Saint-Michel, ce jour même, 13 juin, à onze heures du soir, et y demeurai jusqu'au 23, pour donner la mission aux Flancs-de-Chien et à quelques Esclaves. Durant ces trois mois de mission, j'ai eu le bonheur de baptiser trois cent dix-neuf personnes et de bénir cinquante-trois mariages, dont le détail suit :

***Baptêmes d'enfants* : 190.**

Métis.	3
Flancs-de-Chien.	30
Trakivel-Ottiné	157

Baptêmes d'adultes : 129.

Flancs-de-Chien.	44
Trakivel-Ottiné.	85

Mariages : 53

Métis.	1
Flancs-de-Chien.	19
Trakivel-Ottiné.	33

De plus, j'ai entendu six cents confessions et distribué à soixante-cinq chrétiens le pain eucharistique; sur ce nombre, cinq le recevaient pour la première fois. Extrême-Onction trois, sépultures huit.

Du fort Rae à la Mission de Saint-Joseph, où je résidais alors, je voyageai en *barge*. Nous suivîmes le bord du lac opposé à celui par lequel j'étais arrivé au fort Rae en avril dernier, voguant à travers les petits archipels Loué-tchôrguél, Enna-natay-noué, Érézé-noué, Ethen-noué, myriades d'îlots rocailleux et à demi boisés qui servent de retraite à des nuées de cignes, d'outardes, de mauves et autres oiseaux aquatiques. Nous descendions très-fréquemment sur ces rochers pour y ramasser les œufs que les oiseaux y déposent en quantité. C'était une véritable manne. Une fois, entre autres, un de nos sauvages, s'étant rendu en nacelle sur un îlot éloigné, revint avec le fond de son canot entièrement couvert d'œufs. Il y en avait de gris, de perlés, de blancs, de roses, de bais, de mouchetés, de bigarrés de vert et de brun, de façon à imiter des guipures.

Nous trouvâmes aussi plusieurs nids d'aigles à tête blanche, et comme l'un contenait des petits, je voulus goûter de l'aigle et en mis un dans le chaudron, malgré les craintes des sauvages qui m'avertissaient charitablement que c'était un puissant *Inkranzé* (une médecine forte). Je me ris de leur simplicité et goûtai de cette chair blanche, mais si amère et si fétide que je fus obligé de la laisser de côté. Mes Peaux-Rouges triomphaient. Le lendemain et les jours suivants, nous eûmes toutes sortes de contre-temps, provenant soit du vent ou du calme, soit des glaces qui sortaient du lac Aylmer (Yétaré-

t^{r}-oué) et du lac Walmsley (Trézons-t^{r}-oué), et un sauvage de dire : « La chose n'est pas étonnante ; le Priant a mangé mon *Inkranzé*. — Non, dit un de ceux qui m'avaient accompagné des bois, mais c'est qu'il a eu peur dernièrement, maintenant il fait du calme. » Quelle logique transcendante ! En dépit des médecines et de mon prétendu pouvoir, le vent nous fut enfin favorable, et nous pûmes traverser les grandes eaux sains et saufs. J'arrivai à Saint-Joseph, sur l'île de l'Orignal, le 29 juin, après avoir tenu le lac des Esclaves sept jours durant.

Je trouvai le R. P. Gascon, mon supérieur, fatigué par l'*influenza* qui, depuis l'hiver, fait de grands ravages parmi les sauvages. C'est ce qui m'obligea à donner à sa place les exercices de la Mission aux Montagnais et Couteaux-Jaunes réunis. Lors de son passage, Mgr Grandin nous apprit la perte que le Vicariat venait de faire par la mort du R. P Henri Grollier, décédé à Good-Hope le 4 juin dernier, et me donna en même temps mon obédience pour aller y remplacer ce cher défunt. Je partis donc de nouveau le 16 août, avec la flottille de dix barques, qui, chaque année, fait le service de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, pour ce long voyage, qui ne devait pas être de moins de sept cent soixante-dix milles anglais, soit environ trois cent dix lieues françaises. Mon départ fut triste ; il m'eût été doux d'adresser mes adieux à mes chers sauvages, qui s'étaient rendus quelques jours auparavant à la Mission, malgré la maladie et la famine, pour me serrer la main une dernière fois. Je n'eus pas cette consolation ; ils étaient tous en ce moment-là à trois quarts de lieue de distance, occupés à recevoir leurs avances d'automne des officiers traiteurs. Je partis du moins en la compagnie d'un charmant confrère, le R. P. Eynard, qui était envoyé à la Mission de la Divine Providence pour y remplacer Mgr Grandin.

Nous atteignîmes cette Mission le 29 août et y fûmes accueillis à bras ouverts par le cher P. Emile Grouard, un ancien compagnon de voyage de l'excellent Fr. Alexis Reynard, qui, depuis sa présence au Rapide, a transformé la Mission. A la même place où, deux ans auparavant, le bon Fr. Boisramé et

le R. P. Gascon, et moi ensuite, habitions sous une tente, s'élève actuellement une belle et grande maison en bois, à deux étages, le second en mansardes, avec ses attenances. Elle est destinée aux Sœurs de la Charité qui devront accompagner Mgr Faraud. Le Fr. Alexis est aussi habile ouvrier qu'il est bon religieux, pour faire son éloge en deux mots. Au Rapide, le R. P. Eynard quitta les barges pour céder sa place au R. P. Grouard, qui devait aller donner la Mission aux Thé-ké-né (habitants sur la pierre), au pied des montagnes Rocheuses, aux environs du fort Liard.

Nous arrivâmes ensemble au fort Simpson, fort principal du district du fleuve Mackenzie, le lendemain dimanche, 21 août, à l'entrée de la nuit. Il est situé sur une île élevée, au confluent de la rivière Liard (Mountain River) et du fleuve Mackenzie, et se compose de cinq grandes maisons en bois, reliées par des palissades et entourées de vastes jardins. Nous y fûmes fort bien traités par M. Hardisty, *chief-trader* et officier en charge du district, et par les autres employés venus là de tous les points de cet immense département avec les barges de leur fort respectif Pendant une semaine que je passai au fort Simpson, le R. P. Grouard y donna la Mission aux Indiens Esclaves à Na-hassé, et je l'aidai de tout mon pouvoir; mais il me tardait d'arriver à Good-Hope, et les lenteurs que l'on apporte à cette époque à l'expédition des barges dans les forts éloignés m'ayant lassé, j'obtins de partir par un esquif de pêche, accompagné d'un canot esclave, montés l'un et l'autre par trois Esclaves. Le samedi 27 août, en dépit des conserves de petits pois et du *plumb pudding* qu'on nous servait chez les employés anglais, je m'embarquai pour la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance avec du *pémmikan a duthé* pour toutes provisions.

Le lendemain, nous commençâmes à voir les montagnes Rocheuses en face de nous. A midi, je me trouvais à l'embouchure de la rivière des Ma-hané, qui apporte son tribut au Mackenzie, et je jouissais du beau panorama dont parlent Franklin et Simpson; trois rangées de montagnes se dressaient à notre gauche comme une armée de géants. Leur

masse énorme est dépourvue de toute végétation, si ce n'est d'un revêtement de lichen; mais le chaud soleil d'automne les colore de teintes si brillantes; les brumes légères qui s'élèvent du fleuve et restent emprisonnées dans les vallées, les entourent d'une gaze si diaphane, que, loin d'assombrir le tableau, elles paraissent vivantes et comme aériennes Au bord du fleuve, elles se changent en une muraille parfaitement perpendiculaire et composée de couches stratifiées obliquement, et dont la diagonale est en sens inverse du cours de l'eau. Le Mackenzie dort à leur pied comme un beau lac, réfléchissant la taille gigantesque de ses rives qui fuient au loin dans un horizon chaudement coloré. Notre esquif vole sur ces eaux si limpides qu'on le croirait suspendu dans les airs; puis, lorsque la nuit est venue, chacun s'enveloppe dans sa couverture et le canot est abandonné au courant.

Au pied du mont Qui-Trempe-à-l'Eau (Kfivé-tré-ni-a), je rencontrai la tribu des Klo-Ké-Ottiné (habitants sur l'herbe), que je n'aurais dû voir qu'au fort Norman (la Mission Sainte-Thérèse), si ce fort n'avait été abandonné le printemps dernier pour être transporté au lac d'Ours, sur l'emplacement de l'ancien fort Franklin. Comme j'étais pressé et qu'ils n'étaient là que transitoirement, je ne pus donner la Mission à ces Indiens, qui appartiennent à la tribu des Esclaves, mais j'eus la consolation de baptiser un mourant et cinq enfants, grâces inestimables que Dieu, dans sa bonté, accorde toujours au pauvre enfant des bois. Je n'ai jamais donné, en effet, de Mission sans rencontrer quelques-uns de ces malheureux qui semblent n'attendre que l'arrivée du Prêtre pour recevoir le saint Baptême et monter au Ciel. Cela seul suffirait pour me faire chérir la sublime vocation de Missionnaire entre toutes les autres.

En passant à l'embouchure de la rivière du lac d'Ours, qui décharge les eaux de ce lac dans le Mackenzie, je visitai les mines de bitume enflammé qui se montrent le long de la rive droite sur plus d'une lieue d'étendue et que Simpson a prises à tort pour des houillères en combustion. Elles se montrent sous la forme de cônes d'une terre grise ou bleuâtre,

couverte de petites vésicules jaunes ou de fissures et de crevasses profondes, et exhalent d'une manière intermittente des tourbillons de fumée blanche accompagnée d'une forte odeur bitumineuse qui approche de celle de l'huile de schiste. La contexture de la falaise et du sol sur lesquels ces ouvertures se montrent en quantité semblerait indiquer, en effet, que la matière enflammée qui circule sous terre et fait irruption par les cônes n'est pas autre chose que cette dernière substance. Elle se compose de quatre strates superposées obliquement et quelquefois transposées : lias, schiste bleuâtre, passant au rouge après la combustion, lignite et terre végétale. Autour des cônes, la terre est chaude et puante, elle est dépourvue d'herbe ; mais plus bas et au-dessus, dans le résidu argileux, croissent des plantes vigoureuses, parmi lesquelles j'ai remarqué des touffes d'*arnica montana* qui dépassaient ma taille. Inutile de dire que nul ne tire parti de ce bitume.

Le samedi 3 septembre, j'arrivai à la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au fort Good-Hope, après avoir franchi les remparts. On donne ce nom à une double ligne de rochers de cent à cent trente pieds de haut qui bordent le fleuve en le resserrant sur une longueur d'un mille et demi, véritables citadelles avec leurs angles rentrants, leurs créneaux, leurs contre-forts, et auxquelles il ne manque absolument que du canon pour en faire une forteresse inexpugnable. Avant d'entrer dans ce long et sombre couloir, on saute un rapide assez grand, dont les rochers ne sont qu'une masse de pétrification madréporique. On trouve aussi sur le rivage quantité de cailloux ronds, renfermant du quartz ou géode, et des roches schisteuses qui ont un aspect dendritique.

A la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance m'attendaient le R. P. Séguin et l'excellent Fr. Joseph Kearney, ancien compagnon des fatigues et des travaux apostoliques du très-regrettable P. Henri Grollier. Ils accueillirent leur nouveau coopérateur avec la joie et la manifestation d'une affection fraternelle, qui est le propre de tous les Oblats résidant dans le pays, et dont vous pouvez être fier, mon bien-aimé Père. Mon premier devoir, après avoir visité le bon Maître qui daigne

aussi résider dans la pauvre maison de bois des Pères de Good-Hope, fut d'aller prier sur la tombe encore fraîche de notre cher défunt. S'il est vrai que je priai pour lui, il l'est aussi que je lui demandai de me faire participant de son zèle ardent et de son amour pour nos saintes règles.

Un petit aperçu de la Mission de Good-Hope terminera, mon Très-Révérend Père, cette lettre qui, comme à mon insu, prend les proportions d'un volume.

La Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance est placée sur la rive droite du fleuve Mackenzie, entre la rivière aux Rochers et celle des Peaux-de-Lièvre, et en face de l'île Manitou. Elle est sous le 66°15′ latitude nord et le 128°30′ de Greenwich. Vous voyez que nous ne sommes pas loin du cercle polaire, qui ne passe qu'à 0° 15′ plus haut, c'est-à-dire sur l'emplacement même qu'occupait la Mission dans son principe. Cette Mission fut fondée par le R. P. GROLLIER, qui y arriva le 31 août 1859. La place avait été offerte à Mgr TACHÉ, lors de son passage à Londres en 1856, par lord Colville, protecteur du district du fleuve Mackenzie et membre du comité de l'honorable Compagnie de la baie d Hudson. L'offre avait été faite au nom du comité lui-même dans l'unique intention d'empêcher le ministre d'envahir le pays. Il est fâcheux que le peu de ressources pécuniaires de la Mission à cette époque ait forcé Sa Grandeur, sinon de refuser une si belle offre, du moins d'en ajourner l'acceptation. Ce ne fut que lorsque le révérend KERBY, ex-maître d'école à la Rivière-Rouge et ex-palefrenier en Angleterre, monta dans le district de la Grande-Rivière avec le titre de recteur, à deux cent cinquante livres sterling de gages, qu'on prit l'alarme. Le R. P. GROLLIER partit muni d'une lettre du gouverneur Simpson qui lui ouvrait tous les forts et le recommandait aux civilités personnelles du chef du district et des employés de tous les forts.

Les fondations en bois de la bâtisse actuelle furent jetées à côté du fort Good-Hope en 1860; puis, en 1861, transportées cinq quarts d'heure plus loin sous le cercle; mais l'éloignement trop considérable où elle était du poste força le P. GASCON de

la transporter de nouveau à quelques pas du fort, le 5 juin 1863.

Les Indiens qui se rendent à la Mission et au fort Good-Hope sont : 1° les Peaux-de-Lièvre, appelés en montagnais Kray-tchazé-Ottiné (ceux qui habitent à l'abri des saules). Ils se divisent en Kray-tchazé-Ottiné proprement dits et en Ta-la-Ottiné (ceux qui habitent sur les limites des sapins). Les uns et les autres appartiennent à la nation des Esclaves. Leur langue est un composé de montagnais, d'esclave et de loucheux ; 2° les Indiens des Montagnes de Roche ou Ya-ta-Ottiné (ceux qui habitent en l'air). Je me réserve de vous faire connaître ces peuples, mon Très-Révérend Père, dans une autre lettre et quand j'aurai pu les étudier; les deux tribus comptent ensemble environ 6.000 âmes.

Les maisons qui dépendent de la résidence de Good-Hope sont : 1° le fort Franklin (lac d'Ours), sous le vocable de sainte Thérèse; population, 300 âmes; 2° le fort Mac-Pherson (rivière Peel), dédié au saint nom de Marie, et celui de la Pierre-House, dans les montagnes Rocheuses, qui porte le titre de Saint-Barnabe; population, 500 âmes; 3° le fort Youkon, dans l'Amérique russe et sur la rivière Youkon ou Kwichpak ; titre : Saint-Jean l'Évangéliste ; population, 4,000 âmes ; 4° le fort Anderson, sur la rivière Tchizaguéni ou Beroulédessé, et près de la mer Polaire ; population d'environ 600 à 700 âmes. Somme totale des sauvages de la Mission de Good-Hope, environ 6,100 âmes, répandues sur une surface carrée de soixante-douze mille lieues marines, pour n'aller dans l'est que jusqu'à la rivière Copper-Mine.

Au lac d'Ours habitent des Peaux-de-Lièvre et des Esclaves. Au fort Youkon, il n'y a que des Loucheux (Querelleurs de Mackenzie), mais appartenant à plusieurs petites tribus. Ils sont mêlés à quelques Esquimaux au fort Mac-Pherson. Enfin le fort Anderson est le rendez-vous des Esquimaux des rivières Mackenzie et Copper-Mine. Il n'a pas encore été visité et sera mon partage le printemps prochain, s'il plaît à Dieu !...

24 *février* 1865. — Tout en vous offrant, bien qu'un peu tard, mes souhaits de bonne année, je viens, mon Très-Révé-

rend Père, vous annoncer mon départ pour le fort Anderson : je pars demain ou après-demain. Par une disposition toute providentielle, les portes de ce fort, le plus mal famé du nord de l'Amérique, me seront ouvertes par celui-là même qui nous les croyait fermées. L'employé qui est à la tête de ce fort avait assuré positivement que nul Missionnaire n'y mettrait les pieds, et, de fait, il était bien difficile qu'on y allât jamais, car il se trouve éloigné de toute voie facile de communication. Confiné à deux journées de marche de l'Océan, au milieu d'immenses déserts, il est à soixante et dix ou quatre-vingts lieues du fort Good-Hope, c'est-à-dire qu'il est le plus septentrional des forts de la Compagnie. Il arriva que les paroles inconsidérées du gouverneur de ce fort vinrent jusqu'aux oreilles des Pères de Good-Hope, et, bien qu'ils ne les eussent pas relevées, il n'en fallut pas davantage à ce monsieur, qui se pique d'être un parfait gentleman, pour faire auprès de nous de vives instances, afin de recevoir la visite de l'un de nous. Il comptait nous prouver par là qu'il n'avait jamais tenu le propos qu'on lui prêtait. La mort du très-regretté P. Grollier empêcha le R. P. Séguin de le prendre alors au mot, mais ce voyage étant devenu possible, après mon arrivée en ces lieux, le R. P. Séguin s'est empressé d'annoncer à l'employé du fort d'Anderson qu'il aurait ma visite cet hiver.

Depuis bientôt quatre mois, je suis assez souffrant du poumon gauche. Je crois devoir en attribuer la cause à la présence d'un peu d'air qui, sorti des voies ordinaires, circule dans tout mon intérieur en y portant le désordre. Quoi qu'il en soit, j'ai bon appétit et puis marcher comme ci-devant. Ce malaise ne m'empêchera donc pas de partir ; d'ailleurs, là-bas pas plus qu'ici, il n'y a de médecin : je puis dire comme le matelot provençal : *A diou, va ! nouestra damo m'adjudara...*

Le R. P. Séguin a été retenu à la maison pendant près de dix mois, par suite d'une chute qu'il avait faite en soulevant des pièces de bois. A l'heure qu'il est, la blessure que ce cher Père s'était faite est fermée, et il se prépare à partir pour

Peel's River, à mon retour du fort Anderson. Nous venons de recevoir des nouvelles du fort Youkon, qui avait été visité par ce cher Père. Le diable, pardonnez-moi l'expression, y continue le sabbat dont le P. SÉGUIN vous avait entretenu. Les apparitions fantasmagoriques n'ont cessé de redoubler, depuis quatre ans qu'elles ont commencé, et, cela, bien que le fort ait changé de place Employés et serviteurs ne peuvent plus endurer ces manéges, et demandent à grands cris leur éloignement de ce fort. La présence du ministre Mac-Donald n'a servi qu'à mettre le Vieux-Gris plus à son aise et à rendre les sauvages plus mauvais : c'est le témoignage de l'employé protestant lui-même.

Le R. P. SÉGUIN et le cher Fr. KEARNEY se joignent à moi, mon Très-Révérend et Bien-Aimé Père, pour vous exprimer de nouveau les sentiments de respect et d'affection sincères que nous avons pour vous. Tous, nous nous jetons à vos pieds et demandons votre bénédiction.

Agréez, mon Très-Révérend Père, l'hommage des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être moi-même

Votre fils très-affectueux et très-obéissant.

PETITOT, prêtre, O. M. I.